

— **GATOR** —
INTERNATIONAL



— **SPRING 2011** —

Cover photo of Aegina, Greece
Jessa Rianelli

GATOR INTERNATIONAL

– SPRING 2011 –

Allegheny College
Department of Modern and Classical Languages

Editor in Chief:
JESSA ROSE RIANELLI

Editors/TAs:
MAXIME BEY-ROZET
MARTA GONZALEZ-RAVINA
KATJA HECHLER
TIANCHENG ZHAO

Advisor:
PROFESSOR LAURA REECK

– TABLE OF CONTENTS –

—*Chinese*

无间道 — Jordyn Chartier 13

无间道 — Selina Gao 15

Film Review — Benedict Ho 17

北京自行车 — Matt Myschisin 19

北京自行车 — Kelly Simmons 21

—*French*

Rédaction 3 — Shannon Fitzgerald 27

L'amitié — Jena McKelvey 31

Toy Story 3 — Rachel Widany 33

—*German*

Vergnügungen — Gretchen Beany 39

—TABLE OF CONTENTS —

<i>Vergnügungen</i> — Madeleine Rumbaugh	39
<i>Vergnügungen</i> — Halea Hayden	40
<i>Vergnügungen</i> — Miles Watto	40
<i>Untitled Poem</i> — Stephen Wigmore	41
<i>Der König</i> — Jessa Rianelli	44
— <i>Spanish</i>	
<i>Un poco de imaginación</i> — Jordyn Chartier	51
<i>Final de <u>En Familia</u></i> — Jessa Rianelli	55
Excerpt from <i>La brecha del acceso de la atención entre los grupos socioeconómicos a través de la reforma del sistema de salud en México</i> — Alicia Seggelink	57
<i>El enfoque de acción para entender cómo vivir en acuerdo con el testamento de Dios y cómo eso contesta a las preguntas existenciales de un judío</i> — Alicia Seggelink	61



Art and Photograph by
Xiaoqing (Evelyn) Ma

中文

《无间道》

Jordyn Chartier

电影《无间道》很棒！我很喜欢这部电影的故事情节。看电影时，我开始很困惑，但是后来明白了。我现在还不知道他们谁是好人，谁是坏人，因为两个人都有好的地方和不好的地方。很复杂！我还没看这个电影的英文版本“**The Departed**（无间行者）”，可是我很想看看英文版本的电影是怎样表达这个故事的。

《无间道》

Selina Gao

电影的开场白就告诉我们无间地狱是八大地狱里最痛苦的一个。无间地狱里的罪人所受之苦，无有间歇。这部电影以“无间道”作为片名，显然寓意深刻。电影里的两个主人公同时以两个身份活着，一个本来是古惑仔却要到警局当卧底，另一个人本来是警察可是却要到黑帮做卧底。他们几乎生活在一个类似无间地狱的环境里，每天过着做梦都怕别人拆穿自己的身份的日子。无间地狱是没有轮回的，只有永远受苦，但片中的两位主角却在寻求轮回。陈永仁（梁朝伟饰）是想为警局做出大事，而刘建明（刘德华饰）在为警察局办事的过程中，想要改邪归正。在最后的结局中，双方都认出了他们“内鬼”的身份，不过刘建明抢先一步，将陈永仁在警察局的档案删除，但在删除之前，保留了一个备份，密码是

女朋友Mary的生日。最后陈永仁死在了韩琛的另一个警方卧底枪下，但是刘建明还是恢复了陈永仁的身份。所以，好人和坏人只有一线之间。今天你杀人就是坏人，明天你救人就是好人。电影里的两位主人公一直都在好人和坏人之间徘徊，所以这部电影的另一个寓意就是人们如果可以选择，还是想以一个好人活着。

Film Review

Benedict Ho

我觉得在这个电影故事里，农村人很可怜。阿贵来到北京打工，因为城里比农村有更多的工作机会。他在一个速递公司找到了工作。他是一个好员工，每天都辛辛苦苦地骑自行车在北京跑上跑下。城里人的生活很忙，阿贵不清楚他们是怎样活着的，只是勤劳地做自己的工作。但是他一不小心，自行车被贼偷了，就开始倒霉得不得了了。

情况真的很糟糕，他被老板砸了饭碗，找到自行车以后被小健的朋友们打，虽然从小健那里得到了一个承诺，每隔一天跟他换自行车骑，以为事情变好了，结果又被别的一帮男孩打了。到头来，自行车也被打坏了。他太倒霉了。因为一切都不是他的错，是别人惹的事。

阿贵是一个农村孩子，他赚自己的钱，又勤劳又用功，不招惹别人。小健不诚实，偷了爸爸的钱

来买阿贵的车。小健从小就住在北京城里，这两个男孩有不同的家庭背景，但是他们两个都来自贫穷的家庭。只是一个诚实的人，一个不诚实。阿贵的故事很令人同情。

北京自行车

Matt Myschisin

北京自行车 是很好的电影。电影的主人公阿贵是外来务工人员。他在速递公司工作。阿贵喜欢他的工作。速递公司给他发了辆高级自行车，并且告诉他，“我们给你自行车，这样你要工作得更有效率。”阿贵有一个开小卖部的朋友，阿贵骑车去小卖部找他，他称赞了阿贵的新自行车。在小卖部的对面住着一个女人，看起来像城里人。阿贵和他的朋友都爱看这个女人。然后有人偷了他的自行车并且卖了它。公司解雇了他可是告诉他，“如果找到自行车的话，你可以回来。”阿贵发现了他的自行车，可是这辆车已经被另一个男孩小建买了。阿贵趁小建不注意的时候把自行车推走了，结果小建和他的朋友打了他。阿贵就把小建偷了他的自行车的事告诉了小建的父亲。小建很不高兴，但最后他们达成协议，轮流骑这辆自行车。阿贵的朋友告诉了

他关于那个女人的事：“那个女人是女佣，也是从农村来的。她被开除了，因为她偷主人的衣服。”电影的结尾，阿贵和小健陷入了麻烦，一片混乱之后，只剩下绝望的两个人和破碎的自行车。

《北京自行车》

Kelly Simmons

我觉得《北京自行车》很有意思，因为这部电影表明自行车在北京文化里很重要。我二零零八年去过北京，在北京我看到很多自行车，可是我不知道自行车对北京文化这么重要。《北京自行车》的两个主人公都有自行车，但是他们有不同的目的。阿贵从农村到北京找工作。他在速递公司工作，所以他必须有自行车。他工作的速递公司给了他一辆高级山地车，因为他们觉得高级山地车可以给公司塑造一个很好的形象。小健来自贫穷的北京家庭。他总是想有自己的自行车，所以他爸爸说要给他买自行车，可是他爸爸因为家庭情况一直没有遵守他的承诺。小健觉得要是他有一辆高级山地车，他就很酷，所以他偷了他爸爸的钱。他希望他能靠高级山地车找到女朋友。阿贵跟小健都觉得他们必须有一辆高级山地车，所以一个人偷了阿贵的自行车后，

阿贵从早到晚找他的自行车。小健更是偷他爸爸的钱。这些表明在北京自行车又有用又重要。

虽然我有的时候不喜欢看这部电影，因为我不喜欢这两个主人公，但是我觉得《北京自行车》的情节很有意思，也很重要。因为这部电影表现了自行车在北京文化中的地位，正如这部电影里的人都想要一辆很好的自行车。我们是美国人，我们看这部电影能让我们懂得一些北京的文化。



The Louvre; Paris, France
Photo: Jessa Rianelli

FRANÇAIS

Rédaction 3

Shannon Fitzgerald

Dans un pays qui s'appelait les Jardins d'Hivers, vivait une famille de sang bleu nommée les Printemps Royaux. Le père de la famille régnait sur la terre botanique depuis de nombreuses années, jusqu'au jour tragique où une tempête terrible vainquit son navire en mer, laissant sa pauvre femme avec trois filles qu'elle devait élever toute seule.

Dahlia était l'aînée et la plus mûre des trois sœurs, alors elle a toujours aidé sa mère autant qu'elle le pouvait pour élever ses deux jeunes sœurs, Chèvrefeuille et Azalées. Pourtant, peu après la mort de son père, la mère de Dahlia tomba malade et alors, Dahlia dut s'occuper de sa mère aussi bien que de ses sœurs. Forcée de devenir mère à un si jeune âge, Dahlia abandonna la majorité de ses rêves d'enfance. Elle ne pouvait plus espérer rencontrer l'amour de sa vie, le royaume serait perdu si sa mère ne se remariait pas, et sans un homme pour subvenir aux besoins de la famille, elles seraient bientôt en grande dette.

Mais, quelquefois, sous la lumière de la lune, elle sortait dans la neige blanche, et elle rêvait encore. Elle rêvait de bals et de jeunes hommes avec qui elle danserait. Encore et encore en cercles gracieux elle tournait avec un garçon, leurs yeux se souriaient, elle n'avait pas un souci dans le monde quand elle était dans ses bras. Il serait merveilleux, il la traiterait comme si elle était la reine d'Angleterre, et il l'adorerait plus que son propre

père avait adoré sa mère. Ils ne partageraient leurs secrets qu'entre eux, et le moment venu, ils se marieraient et elle porterait ses beaux enfants. Ils vivraient une vie longue et heureuse, des saisons et des saisons d'amour et de rires, et un jour, dans la lueur de l'été, à un âge avancé et dans la sagesse des années, ils mourraient ensemble, dévoués l'un à l'autre dans la mort également.

Mais alors, elle se souvenait de ses responsabilités à la maison, et oubliait ses rêves. Elle cacha ce rêve à sa famille, mais se confia à un jeune garçon, qui s'appelait Casper, le postier de la famille royale. Casper écoutait tout ce qu'elle lui disait. Elle passait longtemps simplement à décrire son bal imaginaire en détail et, quand il y avait une interruption à cause d'un membre de la famille, il restait là et l'aidait pour qu'il puisse entendre davantage sur ce beau rêve.

Un jour, une sorcière apparut devant elle dans la forêt. La vieille dame dit à Dahlia qu'elle connaissait un moyen pour que les rêves de Dahlia deviennent réalité. Dahlia était extatique à cette idée. Mais, la femme lui a dit qu'elle devait répondre à une énigme avant qu'elle ne puisse obtenir l'homme et la vie qu'elle voulait. Puis, elle murmura l'énigme dans l'oreille de Dahlia, et avec un clin d'œil, elle disparut.

Pendant longtemps, Dahlia chercha la réponse à cette énigme. En fait, elle y réfléchit si intensément qu'elle en oublia sa mère et ses sœurs, qui avaient sept et huit ans. Casper était son seul confident et il semblait tout aussi perplexe que Dahlia, mais il ne parvenait pas à trouver la solution. Frustrée, Dahlia se mit en colère contre lui pour son soudain manque d'intérêt

pour son rêve. Alors, elle ne parla plus avec Casper sauf pour lui dire « merci » quand il lui donnait ses lettres.

Après quelques mois, cependant, sa mère était si malade que Dahlia réalisa qu'elle avait été négligente dans sa poursuite de cet homme. Elle se mit à pleurer pour sa cruauté envers sa famille et Casper. Alors, elle consacra tout son temps à sa mère et à ses sœurs, et sa mère a recouvra son meilleur état de santé et ses sœurs devinrent dodues, après avoir mangé les meilleurs repas que Dahlia avait préparés.

Elle se remis aussi à voir Casper, elle l'invita souvent, elle était désolée pour le traitement qu'elle lui avait infligé. Casper vint souvent, même s'il n'y avait pas de lettres pour la famille, pour parler avec Dahlia et pour l'aider. Dahlia appréciait sa compagnie et son aide, et quand ils avaient fini tout le travail, il restait souvent jusqu'au coucher du soleil. Dahlia commença à attendre son arrivée tous les jours, et quand il ne venait pas, elle devenait triste et inquiète.

Un jour, Casper n'est pas venu, et le lendemain aussi il n'était pas là. Pendant trois mois, Dahlia s'est languie de Casper, un nouveau garçon s'était mis à porter ses lettres. Pendant des mois, elle perdit le sommeil en pensant à Casper et en se demandant où il était. Un jour, elle reçut une lettre de son Casper. Ses mots étaient désespérés. Il avait dû retourner dans son pays d'origine parce que son père était mort et il avait dû faire le service militaire à sa place. Dahlia sanglota tandis qu'elle lisait la lettre et elle courut à l'extérieur en détresse. Immédiatement elle tomba à genoux et se mit à prier, les larmes glissaient et tombaient sur ses joues et aux coins de ses lèvres.

« S'il vous plaît, pria-t-elle, j'ai besoin de Casper ! Il est l'homme parfait pour moi, je ne peux pas vivre sans son amour. » Soudain, elle entendit un bruit derrière, et voilà que la sorcière apparut avec Casper. Dahlia cria de joie et les deux s'étreignirent immédiatement. Mais, Casper était confus. « Comment suis-je arrivé ici, demanda-t-il, alors qu'il y a quelques minutes, j'étais sur un navire qui allait dans des pays lointains? »

Dahlia échangea un sourire avec la sorcière. « J'ai résolu l'énigme, répondit-elle. Le nom de mon homme parfait est le nom que tu portes. Tu es l'homme parfait pour moi. » Et la vieille femme hocha la tête et avec un clin d'œil, elle disparut. Avec un roi et une reine, les Printemps régnèrent sur le royaume pendant plusieurs années. Et ainsi, quand ils devinrent vieux, ils se retirèrent dans la forêt et aujourd'hui encore on peut les voir, dansant ensemble parmi les arbres.

L'amitié

Jena McKelvey

Il était une fois une demoiselle qui habitait près d'un château. Elle n'était ni pauvre ni riche. Elle était très jolie et chaque jour elle portait une robe rose. Elle avait une mère et un beau-père qui étaient très gentils. Elle était enfant unique, donc ce n'était pas une famille nombreuse. Un jour, tandis qu'elle lisait un conte de fées, elle décida de faire une promenade. Il faisait froid donc la demoiselle portait un chapeau, un foulard, et des moufles avec un manteau pendant son voyage.

Après avoir marché pendant cinq minutes, elle vit une petite maison. Par la fenêtre elle vit un nain. Il la vit aussi et il alla à la porte. Tout deux parlèrent, mangèrent des bonbons et burent du thé. Il lui dit qu'il y avait des bois magiques où les géants et les ogres habitaient. Le nain dit, « les monstres sont méchants et ils ne sont pas beaux » mais la demoiselle répondit qu'elle n'avait pas peur des monstres. Elle ne les avait jamais vus donc elle marcha jusqu'aux bois magiques.

Dans les bois magiques, elle chercha les géants et les ogres mais ce n'était pas facile. Elle chercha sous des rochers, derrière des arbres, et dans tous les coins qu'elle pouvait imaginer. Comme cela ne menait à rien, elle se tint à l'écoute de bruits étranges. Mais encore une fois, elle n'obtint aucun résultat, donc elle fit un petit somme. Quand elle se leva, il y avait trois géants et une ogresse près d'elle. Ces monstres étaient les choses les plus spectaculaires qu'elle avait jamais vues. Un géant vit qu'elle ne dormait pas alors il lui demanda d'une voix forte « Comment vous appelez-vous ? » La demoiselle répon-

dit « Je m'appelle Sophie. » Le géant était gentil et tous les deux eurent une conversation intéressante. Elle apprit que les géants et les ogres ne sont pas méchants mais que toutes les autres créatures imaginent des choses horribles parce qu'ils sont très grands. Les nains, surtout, imaginent des choses horribles parce qu'ils sont petits. Malheureusement elle apprit aussi que les ogres et les géants n'aimaient pas les nains et pensaient que les nains étaient impolis. Après leur conversation, elle retourna chez elle.

Quand elle arriva à sa maison, la demoiselle réalisa qu'il y avait un problème. Les grandes personnes et les petites personnes ne s'aiment pas les unes les autres. Elle décida qu'elle devait résoudre le problème, mais la question était comment? Puis elle eut l'idée d'inviter tous les géants, les ogres, et les nains à une fête! Elle écrivit les invitations à ses amis pour les inviter à la boum. Le jour de la fête, elle était très nerveuse. Tous les invités arrivèrent et commencèrent à se disputer. Elle dit d'une voix forte, « Vous êtes ici parce que vous ne vous aimez pas les uns les autres et ce n'est pas bien. Je ne veux pas que mes copains se disputent. Vous devriez réaliser que les autres ne sont pas méchants. Vous êtes de tailles différentes mais ce n'est pas une raison pour être désagréable envers tout le monde. » Les ogres, les géants et les nains résolurent leurs différends et ils vécurent heureux jusqu'à la fin des temps.

Toy Story 3

Rachel Widany

Le meilleur film que j'ai vu en quelques années est bien sûr le film d'animation *Toy Story 3*. Réalisé par Lee Unkrich et écrit par les écrivains des *Toy Story* un et deux, ce film est la troisième partie d'une histoire très célèbre, mais il dépasse de loin les deux premiers. La plupart des anciens personnages sont là, y compris Woody, Buzz, et leur maître Andy, et le film témoigne toujours de son humour captivant et simple. Cependant, ce film a aussi un côté plus sombre et profond qui n'était pas là dans les deux premiers. Cela vient des thèmes du film, le passage à l'âge adulte et la perte qui en résulte. Ces thèmes feront plaisir aux spectateurs adultes, particulièrement ceux qui ont regardé et aimé les premiers films dans leur enfance.

Ce film a lieu dix ans après la fin du deuxième film, quand Andy se prépare à partir pour l'université. Les jouets se trouvent sans maître, et après une série de mésaventures, ils se trouvent par hasard dans une garderie. Là, ils pensent qu'ils seront heureux et aimés comme avant, mais ils découvrent bien vite que les enfants jouent violemment et aussi que la garderie ressemble à un état totalitaire dirigé par un ours en peluche impitoyable. Le chef des jouets, Woody, doit convaincre les autres qu'ils sont encore aimés par Andy et qu'ils doivent s'échapper de la garderie.

Le ton de ce film est très similaire à celui des premiers ; c'est encore un film au sujet de jouets fait pour les enfants, donc la majorité de l'humour est bâti sur les plaisanteries entre

les jouets et leurs personnalités caricaturales. Par exemple, il y a un hérisson qui ne parle qu'en citant Shakespeare, et une poupée « Ken » que les autres jouets taquent sans cesse parce qu'il est un jouet pour filles. Cependant, malgré les personnages amusants et leurs aventures, la véritable intrigue est bâtie sur les idées d'amitié et de perte. Les auteurs ont essayé de créer un film plus émouvant que les autres, et le résultat est que *Toy Story 3* va toucher les cœurs des spectateurs adultes. Il est possible que les jeunes ne réagissent pas aussi bien à ce film qu'aux autres, parce que les particularités qui le rendent si émouvants sont des émotions qu'ils ne comprendront pas : la perte de quelque chose de cher, par exemple, ou la fin d'une amitié. Ils peuvent aussi être un peu effrayés par certaines choses, comme l'état de la garderie pendant la nuit ou une scène où les jouets sont presque détruits par un incinérateur à la décharge. Mais ils aimeront encore les moments amusants du film, qui sont plus fréquents mais peut-être pas aussi puissants que les moments émotionnels. Dans une scène, les jouets changent par mégarde la langue de Buzz en Espagnol, changeant par conséquent toutes ses habitudes et faisant de lui un excellent danseur de salsa. Il y a même plusieurs petites histoires d'amour. Mais en dépit de toutes ces forces, c'est encore le désir des jouets d'être aimés qui est le but et qui résonnera le plus fortement chez les spectateurs.

Toy Story 3 est un film de Disney et Pixar, donc c'est bien sûr un triomphe d'animation. L'animation est riche et détaillée ; on peut voir les fils des vêtements des poupées et les mouvements de la fourrure de l'ours en peluche. Les voix des personnages sont encore aussi parfaites qu'elles l'étaient dans les premiers films. Tom Hanks, Tim Allen, et Joan Cusack donnent vie aux personnages de Woody, Buzz, et Jessie, sonnant préci-

sément comme un enfant imaginerait que ses jouets parlent. Le seul changement est la voix de Chien à ressorts, maintenant interprété par Blake Clark après la mort de Jim Varney. Une grande partie de la musique rappelle aussi les premiers films, comme « You've Got a Friend in Me » et « We Belong Together » par Randy Newman, mais elles sont utilisées ici pour rappeler l'époque heureuse que les jouets passaient quand Andy était jeune. Les animateurs utilisent beaucoup les couleurs pour créer les scènes ; on trouve mélangées des scènes avec des couleurs claires et vives et d'autres avec des couleurs noires, menaçantes, voire ardentes. En utilisant le point de vue des petits jouets, ils emmènent les spectateurs dans leur monde et tissent le lien émotionnel nécessaire pour vraiment apprécier le film. Beaucoup de références amusantes aux deux premiers films et aux autres Pixar, comme *Le Monde de Nemo* se cachent aussi dans le film pour les spectateurs observateurs.

Ayant aimé les premiers films, je n'étais pas déçue par *Toy Story 3*. Je l'ai trouvé très amusant, particulièrement les expressions à double sens faites pour les spectateurs adultes. Mais plus que l'humour, j'ai aimé les moments touchants du film. Pendant la scène finale, l'animation est si bien faite et si subtile que le spectateur peut s'identifier facilement avec les jeunes ainsi qu'avec les jouets. C'est comme si l'on regardait des acteurs humains talentueux lorsqu'on regarde les expressions des visages des jouets, et en combinaison avec la musique nostalgique et le discours final d'Andy, c'est une scène si émouvante que beaucoup de spectateurs pleuraient quand ils ont quitté le cinéma. Cette combinaison d'humour et d'émotions est la meilleure partie de *Toy Story 3*, et si l'on veut être touché et rire, je recommande de voir ce film.



Neuschwanstein Castle; Bavaria, Germany
Photo: Jessa Rianelli

DEUTSCH

Vergnügungen

Gretchen Beany

Unter meinem Baum Gitarre spielen

Mit meinem Freund tanzen

Am Morgen Tee trinken

Barfuß gehen

Frank Sinatra

Wandern

In der Sonne schlafen

Blumen, Katzen

Schokolade

Die Post holen

Alte Musik

Fotografieren

Zu Hause sein

Kaltes Wasser

Stille

Madeleine Rumbaugh

Die ersten Schneeflocken des Jahres

(Aber nur die ersten)

Tanzen

Einen Regenschirm mit jemandem teilen

Alte Gebäude

Die Sterne

An einem kalten Morgen im Bett bleiben

Pfingstrosen

Spielkarten
Eine vertraute Stimme
Den Wintermantel im Frühling weghängen
Saubere Wäsche
Ohne Schuhe im Fluss gehen
Sommergewitter
Der Sonnenuntergang

Halea Hayden

Der kleine Bruder
Die Zimmergenossin
Gute Bücher
Klebezettel und ein sauberes Zimmer
Kuscheltier namens „Morris“
Das weiche Bett
Frisch geschnittenes Gras, Benzin und Seife
Softball spielen
Starke Regenfälle und Schneestürme
Sommernächte
Liebeslieder.

Miles Watto

Sonnige Tage
Meine Freundin sehen
Der Hund
Reisen
Keine Hausaufgaben haben
Gute Musik

Jagen
Fischen
Ein bequemes Kissen
Fernsehen, Videospiele
Schlafen, duschen
Freundlich sein

Untitled Poem

Stephen Wigmore

Wenn ich in Köln wäre,
würde ich vor dem Dom stehen.
Wenn ich vor dem Dom wäre,
würde ich auf die Treppe sitzen.
Wenn ich auf der Treppe säße,
wäre ich mit meinen Freunden zusammen.
Wenn ich mit meinen Freunden zusammen wäre,
würde ich einen Döner essen.
Wenn ich einen Döner äße,
würde ich natürlich ein Kölsch dazu trinken.

Zeiten meines Lebens

Darryl G. Overton

Als ich noch jung war, bin ich den ganzen Tag Rad gefahren.

Als ich noch jung war, habe ich auf Papier gemalt.

Als ich noch jung war, habe ich die Münzen in meiner Tasche gezählt.

Als ich noch jung war, habe ich im Unterricht viel zu viel geredet.

Als ich noch jung war, hatte ich keine Verantwortungen in meinem Leben.

Wenn ich älter werde, möchte ich eine schöne Frau heiraten.

Wenn ich älter werde, möchte ich mehr Geld in beiden Taschen haben.

Wenn ich älter werde, möchte ich nach Deutschland reisen.

Wenn ich älter werde, möchte ich Fallschirmspringen.

Wenn ich älter werde, will ich ein Freigeist sein!

Tag und Nacht

Kyle Starkey

Am Anfang geht die Sonne auf,
Neuer Tag.
Neue Entscheidungen.

Am Mittag steht die Sonne hoch,
Guter Tag,
Gute Entscheidungen,
Bisher.

Am Abend geht die Sonne unter,
Ende des Tages,
Ende der Entscheidungen.

Die Nacht ist dunkel und unbesiegbar,
Aber die Nacht endet immer in einem neuen Tag.

Der König

Jessa Rose Rianelli

Es war einmal ein König, der über ein großes Land regierte. Der König war jung, gut aussehend und klug, aber er hatte keine Königin. Im Hof des Schlosses gab es ein Pfirsichwäldchen, in welchem es die perfektsten Pfirsiche der Welt gab, aber der König wollte nur Wissenschaften studieren und das Land modernisieren und er beeilte sich nicht eine Frau zu finden. Aber die Leute sagten, dass der König eine Königin finden müsse, damit er einen Sohn haben könne.

Also rief der König eine Hexe zum Schloss, welche ihm helfen sollte. Die Hexe hatte nur eine Bitte: Sie wollte einen perfekten Pfirsich aus dem Pfirsichwäldchen. Sobald sie einen Pfirsich bekommen würde, würde sie eine schöne Frau für den König finden.

Der König sagte: „Wenn Sie eine Frau finden, dann gebe ich Ihnen einen Pfirsich.“

Die Hexe flog durch das Land, um die schönsten, weisesten und klügsten Frauen der Welt zu suchen. Sie fand drei: eine Müllerin mit goldenem Haar, eine Landwirtin mit einem hübschen Kleid und eine Försterin mit blauen Augen. Die Hexe brachte sie zum Schloss und zeigte sie dem König. Der König dachte, dass alle sehr schön seien, aber sie sahen wie arme, ländliche Leute aus!

Der König fragte die Müllerin: „Wo wohnst du?“

Die Müllerin antwortete: „In dem Häuschen vor der Mühle.“

Der König fragte die Landwirtin: „Wo wohnst du?“

Die Landwirtin antwortete: „Auf dem Dachboden der Scheune.“

Der König fragte die Försterin: „Wo wohnst du?“

Die Försterin antwortete: „Im weiten Wald.“

Der König wurde wütend auf die Frauen. In der Wut schnitt er der Müllerin eine goldene Haarsträhne ab und zerriss das hübsche Kleid der Landwirtin, dann lief er hinaus und zündete das Pfirsichwäldchen an. Als die Hexe das brennende Pfirsichwäldchen sah, warf sie den König viele Meilen weg. Er fiel in ein Feld in der Landschaft, er war in Lumpen gekleidet und sein Bart war lang und schmutzig.

Der König brach auf, um zum Schloss zurückzukehren. Auf der Straße traf er viele Leute, die Hunger hatten und die ihn um etwas zu essen baten. Er hatte kein Essen, das er ihnen geben konnte. Als er ging sah er, dass viele Bauernhäuser leer waren, weil die Leute in die Stadt umzogen. Das gefiel ihm nicht.

Als die Nacht kam hatte der König Angst. Er hatte kein Bett. Danach fand er ein altes Häuschen. Weil er müde war klopfte er an die Tür. Als er die Tür öffnete, sah der König die Müllerin. Ihr goldenes Haar war unter einem Schal versteckt. Sie ließ ihn hineinkommen und obwohl sie nur ein bisschen Brot hatte, gab sie ihm das Essen das sie hatte. Der König schlief auf dem Boden, von einer Decke bedeckt.

Am Morgen sagte der König: „Ich entschuldige mich dafür, dass ich eine Ihrer Haarsträhnen abgeschnitten habe.“

„Ich verzeihe Ihnen mein König“, sagte die Müllerin.

Der König wendete den ganzen Tag auf, um zum Schloss zu gelangen. Er ging noch einmal an vielen leeren Bauernhäusern vorbei und sah, wie Leute in einer Schlange

warteten, um Wasser aus einem Brunnen zu bekommen. Der König wurde sehr durstig.

Als die Nacht kam, hatte der König wieder kein Bett. Er ging bis er zu einem Bauernhaus kam, in welchem Licht brannte. Er klopfte an die Tür. Die Frau, die die Tür öffnete, war die Landwirtin, die jetzt mit einem Sack bekleidet war. Sie ließ ihn hereinkommen und obwohl die Kuhmilch eigentlich verkauft werden sollte ließ sie ihn trinken, bis er keinen Durst mehr hatte. Er schlief gut auf dem Dachboden.

Am Morgen sagte der König: „Ich entschuldige mich dafür, dass ich Ihr Kleid zerrissen habe.“

„Ich verzeihe Ihnen, mein König“, sagte die Landwirtin.

Der König ging den ganzen Tag. Die Dörfer wurden größer und größer, bis es an der Straße entlang keine Bäume mehr gab. Meilen vom Schloss entfernt führte die Straße durch einen Wald. Der König ging unter dem Laubdach bis die Nacht kam. Dann kam er zu einem kleinen Haus. Er klopfte an die Tür und als er die Tür öffnete sah er die Försterin.

„Mein König“, sagte sie, „kommen Sie herein.“

Im Haus wärmte sich der König mit heißem Tee und Suppe auf. Er fragte sie viele Fragen über den Wald, sie fragte ihn Fragen über seine Reise und sie redeten viele Stunden.

Am Morgen, sagte der König: „Wollen Sie mit mir zum Schloss kommen?“

„Wenn ich den Wald besuchen kann, werde ich mitkommen“, sagte die Försterin.

„Natürlich“, antwortete der König, also gingen sie zum Schloss. Dort pflanzte der König einen neuen Garten und ein neues Pfirsichwäldchen. Er arbeitete hart, um die Natur von nun an zu schützen und er versuchte die Landschaft wiederherzustellen. Danach heirateten der König und die



Barcelona, Spain
Photo: Jessa Rianelli

ESPAÑOL

Un poco de imaginación

Jordyn Chartier

En cada sociedad, hay una colección de reglas y leyes que gobiernan las acciones de los ciudadanos. Pero esta colección compone solamente parte de lo que determina el comportamiento de una persona. ¿Qué gobiernan los pensamientos? ¿Las interacciones sociales? Por supuesto, los mitos, las memorias colectivas y las imaginaciones toman sus turnos luchando por nuestra atención. El cuento “El ahogado más hermoso del mundo” de Gabriel García Márquez investiga esta idea en detalle. En su relato, Márquez muestra cómo un pueblo puede aceptar memorias que jamás existieron a través del uso de los mitos y las imaginaciones.

Gabriel García Márquez nació el seis de marzo de 1928 en Aracataca, Colombia. Empezó a escribir mientras estaba en la Universidad Nacional de Colombia y con el tiempo, se ganó la fama internacional. En 1982 él recibió el Premio Nobel de Literatura—el primer colombiano con este logro. Márquez comúnmente infunde a sus obras sus creencias políticas y sociales y todavía muchas de sus obras se pueden clasificar como realismo mágico, incluyendo “El ahogado más hermoso del mundo”.

El cuento empieza con un grupo de niños que, un día, encuentran un cadáver en la playa. Un poco después, los hombres del pueblo lo llevan a una casa y aquí ellos observan que el ahogado es más pesado y más grande que cualquier hombre conocido. Cuando los hombres van a los pueblos vecinos (para ver si el muerto era de un lugar cercano), las mujeres limpian

el cuerpo y comienzan a mirar al hombre muerto. “Fascinadas por su desproporción y su hermosura, las mujeres decidieron entonces hacerle unos pantalones...y una camisa de bramante de novia, para que pudiera continuar su muerte con dignidad” (76). Mientras cosen, piensan en la vida del ahogado, si hubiera vivido allá; su personalidad hubiera sido tan linda. Poco a poco las mujeres se enamoran de la idea de él y ellas le ponen el nombre *Esteban*.

Los hombres regresan dentro de poco con buenas noticias—*Esteban* no era de un pueblo cercano. Los ciudadanos están llenos de alegría y en vez de un entierro, lanzan el ahogado de un acantilado. Al fin, el pueblo prepara cambios para que pescadores y visitantes noten que éste “...es el pueblo de Esteban” (80). Todo eso es posible sólo con los mitos y el poder de la mente.

Vemos el género literario como prueba de esto. El realismo mágico es una técnica artística que combina conflictos tradicionales y modernos con una realidad “sugerida.” Es una imitación de la vida real con motas de mágico. El realismo mágico en sí es como un mito—los mitos son cuentos en la mente, son memorias *pero* no son forzosamente reales. ¿Por qué? Porque no necesitan ser reales. Nuestros mitos son creencias que guían la manera en que pensamos. El realismo mágico también es una manera de pensar. Aún es un poco más complejo; lo mágico en este cuento *es* la idea de los mitos (un pueblo puede desarrollar su misma historia) y los mitos son paralelos al realismo mágico. Aunque el autor haya escrito otras obras en este género, el hecho de que “El ahogado más hermoso del mundo” esté en este género también apoya el tema del poder de los mitos y la imaginación.

Además, hay unas pistas en cada oración que muestran el

desarrollo de una nueva memoria colectiva. Márquez escoge cada verbo con precisión para reflejar este cambio. Los eventos sencillos toman el pretérito. Por ejemplo, cuando los niños encuentran al ahogado, ellos “pensaron que fuera una ballena” (74). Un poco después, con el desarrollo de tensión, las mujeres piensan en el imperfecto. El autor escribe, “les parecía que el viento no había sido nunca tan tenaz ni el Caribe había estado nunca tan ansioso como aquella noche...” (76). Vemos el cambio inmediatamente. Ellas ahora están pensando en el pasado, en lo que siempre era. El pluscuamperfecto del subjuntivo sigue pero vamos a volver a eso. Al fin del relato, hay una mezcla de los tiempos verbales. Después del funeral, las personas “sabían que todo sería diferente desde entonces, que sus casas iban a tener las puertas más anchas, los techos más altos, los pisos más firmes para que el recuerdo de Esteban pudiera andar por todas partes...” (80). Es interesante observar el uso de los verbos aquí. Márquez empieza con el imperfecto, cambia al condicional, luego el imperfecto de *ir* (para hablar del futuro), y después el imperfecto del subjuntivo. Es raro, pero funciona. Los tiempos verbales demuestran la creación de una idea en el pasado que nunca ha existido, es decir, un mito.

También el autor utiliza la focalización para revelar los pensamientos de las mujeres. Mientras cosen, las mujeres sueñan con la vida del ahogado. Piensan “...que habría tenido tanta autoridad que hubiera sacado los peces del mar con sólo llamarlos por sus nombres...y hubiera podido sembrar flores en los acantilados” (76). Como se mencionó más temprano, Márquez usa el pluscuamperfecto del subjuntivo en este párrafo para expresar lo que debe ser...o la vida “sugerida.” Luego, las mujeres piensan en el tamaño del hombre:

Lo vieron condenado en vida a pasar de medio lado por las

puertas...a permanecer de pie en las visitas sin saber qué hacer con sus tiernas y rosadas manos de buey de mar, mientras la dueña de casa buscaba la silla más resistente y le suplicaba muerta de miedo siéntese aquí Esteban, hágame el favor, y él recostado contra las paredes, sonriendo, no se preocupe señora, así estoy bien...(77)

Aquí no vemos el punto de vista del narrador, sino el de las mujeres. Es como si el narrador se precipitara a la mente de un personaje. En sus imaginaciones, Esteban ya es una leyenda.

Finalmente, el autor añade piezas de otros mitos en su descripción como si necesitáramos más evidencia de la importancia de las memorias colectivas. Frases que evocan las imágenes como “naufragios” (74), “manantiales de entre las piedras” (76), “dédalos” (76), “tiburones” (78), “reliquias de pacotilla” (78), “Sir Walter Raleigh...con su guacamaya” (79), y “antiguas fábulas de sirenas” (80) todas le reafirman. Seguramente recordamos estas palabras de nuestras infancias—un tiempo lleno de imaginación. Además, el nombre *Esteban* en sí puede ser una alusión al San Esteban, quien era un mártir para la Iglesia. En este cuento, hay una abundancia de evidencia que muestra el mito como lo supremo.

Sin mitos, memorias colectivas, e imaginación, este cuento no sería posible; la trama depende de las mentes de los personajes. Sin creatividad, Esteban es sólo un muerto. Sin antiguos mitos, no hay una base para este nuevo mito. Sin la creación de una leyenda, nada cambiaría. Sin embargo, y por suerte, hay creatividad, hay antiguos mitos, y hay creación y Márquez ve la belleza en esto. Su relato capta eficazmente el poder de los mitos.

Nuevo final de *En familia*

Jessa Rose Rianelli

En familia, un cuento de María Elena Llana, trata de una familia que descubre que su espejo refleja el mundo de los muertos. En lugar de las personas reales, el espejo enseña a sus parientes muertos haciendo cualquier cosa que los vivos hacen. Un día, Clarita, la tía de la protagonista, pide una ensalada de un muerto del espejo, la come, y inmediatamente después se muere. Luego la protagonista se sienta en el puesto cerca del espejo que había ocupado Clarita, tentando a la protagonista con una piña para comer y entrar en el mundo del espejo. He cambiado los últimos cuatro párrafos del cuento. Creo que el fin que he escrito sigue con el sentido de una amenaza a la familia que representa el espejo. En mi versión, porque Clarita ha debilitado la barrera entre los dos mundos, las cosas que tocaban más frecuentemente llegan a ser como objetos del mundo de la muerte, como la ensalada que la mató. Así la amenaza en mi versión es que algo va a tocar a Clarita y matarla.

Cuando, terminados los luctuosos afanes del funeral, volvimos a sentarnos a la mesa, descubrimos que la silla que Clarita había ocupado se había convertido en la misma cosa desvaída que caracterizó a las personas y cosas visibles por el espejo. Cubrimos la silla con una manta negra y la llevamos a una ranura empolvada de la casa. Quizás era porque Clarita había caído en el espejo directamente del mundo nuestro que la muerte

se había desbordado como un río crecido por la puerta que creó ella. No sé. Pero la silla no fue la única cosa de Clarita que cambió. Las cosas suyas que tocaba frecuentemente o amaba mucho, como sus sábanas, sus vestidos favoritos, sus libros bien leídos, sus zapatos; todas llegaron a ser grises, poco traslúcidos, y cuando los encontramos, los llevamos a la misma ranura donde pusimos la silla, que paulatinamente se llenaba de objetos cubiertos con tela negra. Nunca hemos tocado los objetos transformados de Clarita, pero temo el día inevitable que alguien recoja algo y ya no sea normal, sino que pertenezca a ese mundo extranjero. Y cada día, cuando comemos, podemos ver a Clarita, sentada en la luz débil del espejo, con los brazos extendidos, pidiendo las cosas queridas que dejó atrás.

La brecha del acceso de la atención entre los grupos socioeconómicos a través de la reforma del sistema de salud en México

(excerpt)

Alicia Seggelink

La prestación de servicios y problemas de accesibilidad de las poblaciones pobres y no aseguradas coinciden en cierta medida. La estructura nueva del sistema de salud recompuso la población en tres grupos con el acceso diferencial a los servicios de salud. Estos grupos incluyen el sector de la seguridad social, compuesto principalmente de trabajadores de la economía formal y algunos trabajadores de la economía informal que pueden permitirse el Seguro de Familia; la población pobre y no asegurada que, en el mejor caso, tiene acceso a los servicios provistos a través del Seguro Popular de Salud; y quienes pueden obtener servicios privados, debido a su capacidad de pagar, compuesto de los grupos de mayor contribución a la seguridad social en la esquema anterior; además de los de la economía informal y de la población no asegurada con la capacidad de pagar. No obstante, la reorganización del sistema tiene base en las características socioeconómicas de la población. Esto significa que el acceso está estratificado por ingreso y ubicación. Esto sólo ocasionó una desigualdad mayor del acceso de los servicios de salud. Así, elegir un médico no será una cuestión de elección sino de capacidad económica la cual permitirá o no permitirá el acceso a ciertos servicios, dependiendo en la capacidad de pagar de cada individuo.

Además, la política de mantener o extender a los no asegurados la accesibilidad de los servicios primarios ha contribuido a un aumento en el estatus de esta población. Sin embargo, muchas medicaciones no están disponibles para ellos porque no están cubiertos por el seguro. Y muchas veces, los servicios adicionales necesarios no son asequibles. Por eso, la protección social de la población pobre mediante la atención primaria ha aumentado, pero la calidad de esta atención continúa siendo una función de la capacidad de pagar del paciente. Ante todo, las reformas recientes expandieron el alcance del sistema formal de salud pero no redujo significativamente las desigualdades en el acceso de atención a una buena calidad. Es decir, que estas reformas han dejado sin tocar las desigualdades que ya estaban inherentes en la estructura fragmentada institucionalmente de beneficios desiguales dentro del Sistema Nacional de Salud. Esta segmentación del SNS sólo aumentará la desigualdad de salud que ya existe en México.

Por último, la tercera deficiencia del sistema después de las reformas es la de la calidad de atención y recursos insuficientes. Esta deficiencia llegó del bajo gasto público per cápita en México. La mayoría del gasto estaba en las instituciones de la seguridad social más que el SSA que mantiene a los no asegurados. La reforma sí mejoró la desigualdad entre estas instituciones; sin embargo, también aumentó la brecha entre estas instituciones públicas y privadas. Tal gasto bajo restringió el incremento de recursos, el cual afectó más al sector público porque atiende a una población más grande. Esta deterioración de recursos de las instituciones públicas, además de la implementación del Seguro Popular, ayudó a crear más deficiencia en el sistema con respecto a la calidad de atención. El Seguro Popular provee un seguro a la población pobre y no asegurada.

Sin embargo, esta acción y las condiciones económicas aumentaron la demanda de servicios de salud. Aún después de las reformas, los subsistemas – lo público, social, y privado – se quedaron segmentados en términos de disponibilidad de recursos y de la calidad de atención. El sector privado continúa proveyendo la atención más comprensiva a los ricos, seguido por las instituciones de la seguridad social, y por último los servicios provistos por la SSA. Los servicios de seguro social perdieron la mayoría con la crisis económica y las reformas de salud. Su financiamiento disminuyó, mientras la demanda de sus servicios incrementó. A causa de la crisis económica, la clase media – que prefiere usar los servicios privados cuando puede permitírsele – corrió al uso de los servicios de seguro social, poniendo una presión enorme en los recursos que eran insuficientes para sobrellevar el aumento de la demanda. Y con el acceso provisto por el Seguro Popular a aún más gente, la demanda aumentó más. Sin embargo, el problema no es en el tanto aumento de la demanda como el hecho de que la calidad de los servicios de salud no incrementó también. Debido a esto, todavía hay mucha gente que usa el sector privado como su proveedor de salud para buscar una mejor calidad de atención. Esto continúa la existencia de la duplicidad. La reforma de salud no proveyó un mecanismo para hacer más igual la calidad de atención entre los sistemas privados, de seguro social, y la SSA. Esta falta de política, la descentralización incompleta de los recursos públicos, y la falta de financiamiento para las instituciones sociales realmente aumentaron las diferencias en la calidad de atención que ya existía.

En resumen, los cambios traídos por las reformas no han solucionados los problemas que enfrentaron a México, mientras que los dos sectores funcionan independientemente con respec-

to al financiamiento, la provisión, y la regulación. Es decir, que poco ha cambiado en la organización del sistema. Las funciones del sistema de salud pública se han descentralizado y el acceso básico ha mejorado. Sin embargo, la desigualdad del acceso de la población a los servicios debido a la capacidad de pagar ha aumentado además de la brecha entre los sectores público y privado.

El enfoque de acción para entender cómo vivir en acuerdo con el testamento de Dios y cómo eso contesta a las preguntas existenciales de un judío

Alicia Seggelink

Como Kahlil Gibran dice, "I love when you bow in your mosque, kneel in your temple, pray in your church. For you and I are sons of one religion, and it is the spirit". La verdad en que él basa su creencia es subjetiva. Cada religión, cada creencia tiene un entendimiento e interpretación diferente que influye en las vidas de los que creen en ella y pueden variar de persona a persona, de creencia a creencia. Sin duda, son estas religiones, creencias y filosofías en que una persona puede encontrar las respuestas a sus preguntas de identidad y propósito de vida, las preguntas inherentes en la sociedad y el ser humano. De todos modos, la práctica activa del judaísmo a través del conocimiento de sus enseñanzas con respecto al convenio que los judíos tienen con Dios puede proveer la respuesta a las preguntas de identidad y propósito a un judío.

Tradicionalmente, los judíos afirman ser descendientes de los israelitas, también conocidos como hebreos, quienes colonizaron la tierra de Israel. Los israelitas trazan su linaje partiendo del patriarca bíblico Abraham que es considerado el primer judío. Como el cuento expone, según Bank y Gutin (2003), un día cuando Abraham – Abram en el momento – era joven, hizo añicos todos los ídolos en su casa excepto el más grande.

Cuando su padre regresó a casa, exigió una explicación. Abram dijo que el más grande destruyó a los demás. Su padre rechazó la respuesta, exponiendo que los ídolos no pueden moverse, pero Abram continuó diciendo que si él creía eso, entonces no había una razón para adorarlos si carecían del poder de destruir a otro. Así, Abram fue la primera persona en creer en la existencia de un sólo dios y así empezó el monoteísmo, la base central de la fe judía (Gutin, 2003: 3). El judaísmo es considerado la primera religión monoteísta (Bowker, 2002: 182). No pasó mucho tiempo después de ese incidente para que Dios llamara a Abram teniendo él que salir sin su familia y para ir a Canaan, la Tierra Prometida delineada por Dios que sería el hogar para los descendientes prometidos de Abram que serían tantos como las "stars in the sky" (Bank & Gutin, 2003: 5). Según el Génesis, Dios dijo a Abram:

Go forth from your native land and from your father's house to the land that I will show you. I will make of you a great nation, and I will bless you; I will make your name great, and you shall be a blessing. I will bless those who bless you and curse him that curses you; and all the families of the earth shall bless themselves by you (12:1-3).

Fue por la obediencia de Abram que el convenio (b'rit) se estableció entre Dios y la gente judía (Bank & Gutin, 2003: 3).

Pocas generaciones después, los egipcios esclavizaron a los israelitas. Debido a una profecía de que un hijo de un israelita derrocaría al faraón, se inició un decreto que imponía el asesinato de todos los hijos varones de los israelitas ahogándolos en el Río Nilo (Bowker, 2002: 186). Una familia no pudo asesinar a su hijo y lo puso en una cesta para que flotara por el río donde la hija del faraón lo encontró y llamó al hijo Moisés,

quien fue criado como un príncipe. Moisés resultó ser el israelita que derrocó al faraón y a su ejército, mientras liberaba a los israelitas de su esclavitud en Egipto (Bank & Gutin, 2003: 20-21).

Después de viajar por mucho tiempo, Moisés y los israelitas llegaron al Monte Sinaí. Allí, Dios se reveló ante Moisés y le proveyó con los 613 mandamientos, o mitzvoth, y le dedicó la Torá completa que son los primeros cinco libros de la biblia, el Pentateuco (Raphael, 2003: 16). Dios también le dio una Torá oral que había sido transmitida por más de un milenio hasta que se la escribió, y como Raphael (2003) expone, "Together, the Written and Oral Torah, 'the essence of traditional Judaism,' are 'sufficient for all time and should control and guide the entire life and destiny' of the Jewish people" (p. 18). Fue así que Moisés bajó después de cuarenta días en la montaña, llevando una lápida de piedra con diez de los 613 mandamientos que gobernarían todos los aspectos de la vida de los israelitas (Bank & Gutin, 2003: 28-29). "Their task was to show exclusive loyalty to this God and build a model society based on justice and laws he gave them, in return for which God would establish them in their own land (identified as 'Canaan') and be their protector" (Bowker, 2002: 187).

Con estos mandamientos, los israelitas entraron en un convenio con Dios y nació una nación con una identidad nacional judía, una identidad que un día definiría a los judíos en términos de la religión y como una nación (Raphael, 2003:10). Dios no sólo estableció su "everlasting covenant" (Génesis 17:7) por Moisés, Él también afirmó que los israelitas eran Su Gente Elegida (Diamant & Cooper, 1991: 6). Dios dijo a Moisés, "Now then, if you will obey Me faithfully and keep My covenant, you shall be My treasured possession among all the peoples. In-

deed, all the earth is Mine" (Exodus 19:5). A Los israelitas también se les fue dicho – como Samuelson (2003) cita al Deuteronomio – que "because you belong to the Lord your God as a holy (kadosh) people; the Lord your God chose you to be his precious people ('am segulah) over all the peoples who are upon the surface of the earth" (p. 64). Por entrar en el convenio con Dios, los judíos acordaron obedecer Sus mandamientos y testamento – Su Ley. Desobedecer Su Ley y fracasar en mantener el convenio resulta en castigo (Samuelson, 2003: 63). Es por eso que a lo largo de su historia, los judíos se han visto involucrados en continuas derrotas y repetidos exilios (Bowker, 2002: 192). Por eso, algunos argumentan que " 'being Jewish' consists of the recognition and acceptance of the goodness of God through suffering" porque es por los fallos de los judíos y el castigo subsiguiente de Dios que se construye el judaísmo y se hace mejor la gente de lo que era (Herzog, 2006). Sin embargo, los judíos entienden que "God cannot overpower man's refusal to obey his Law. Since human freedom is necessary to establish justice, God is powerless when humanity submits to evil" (Peperzak, 1996: 134). Por eso, cada judío tiene el libre albedrío de realizar su propia vida como lo prefiera. Levy (2007) provee el concepto del libre albedrío como sigue:

God gives free will to humanity, but the choices an individual faces concern his or her willingness to follow divine command not how to apply ethical principles or reason. Some of the commandments may be ethical in nature, but they are presented as obligations for us to accept upon ourselves or not (p. 165).

Por eso, esta idea de libre albedrío no es la aplicación de lo que se cree ético, sino es la decisión de seguir o no la Ley de Dios y obedecer el convenio.

Puesto que el convenio fue hecho con la gente judía y no sólo con judíos como individuos, este sentido de nación y unidad influye a los judíos trabajar para el mejoramiento de todos ellos y la humanidad más que sólo en sí mismos. En su libro, Isaac Luria describe la creación del mundo en los términos que han influido en la manera en que los judíos ven su tarea en la vida:

Before creation, there was nothing but God. God was in all time and space, and God's light filled the cosmos. In order to make room for creation, God had to make some space where there was no God. So God took a deep breath to make room for the universe. In the space from which God had withdrawn, the heavens and the earth were formed. But that meant God was nowhere in creation. So God exhaled some of God's light into the world. But this light was too strong, too bright for the vessels that were meant to hold it, so they shattered. And the world was filled with tiny sparks of God's light (Diamant & Cooper, 1991: 75-76).

La tarea de un judío es juntar estas chispas y devolverlas a su lugar para restaurar la creación a su estado original y perfecto (Diamant & Cooper, 1991: 76). Este proceso de restaurar la creación le da un propósito a la vida de un judío. Igualmente, Mendes-Flohr (1979) cita a Abraham Geiger, exponiendo que el judaísmo en su totalidad "never lost the awareness that it embraced all of mankind and that its labors were on behalf of humanity as a whole" (432). Wenley (1897) dice que la identidad de un judío existe porque es identificado con la Gente Elegida en su totalidad, no como un individuo, y que "man should not

regard the world as an appendage of himself, but himself as an appendage to the world" (p. 38). Cada individuo pertenece a una nación (Samuelson, 2001: 213). Es a causa del sentido de comunidad del judaísmo que los judíos no tienen que realizar solos la tarea de restaurar la humanidad. La responsabilidad de cada judío es la "responsibility for the responsibility of the other" (Herzog, 2006). Igualmente, los judíos se dan cuenta de que su vocación espiritual no está completa por su propia felicidad y su búsqueda de salvación sino por una "spirit for a just society", la cual funciona como una comunidad (Peperzak, 1996: 133). Peperzak (1996) también reitera que la redención para un judío coincide con su intento de crear una sociedad justa y que la justicia universal es más importante que la intimidad aislada con Dios (p. 134). Es por eso que Peperzak usa esta idea para explicar la importancia que los judíos ponen en la comunidad más que en el individuo.

Sin embargo, aunque los judíos afirman que su identidad como una nación se diferencia de la de un individuo, el papel y la responsabilidad del individuo no están minimizados. Como Peperzak (1996) expone, "nobody can take my responsibility from my shoulders. I cannot give my conscience away. This responsibility constitutes my unicity: nobody can replace me; I am not just an instance of a class; I am unique" (133). Cada judío individual tiene varias experiencias y situaciones diferentes que permiten que sus obligaciones cambien y sean distintas a las de otros mientras todavía sirven a una parte de la nación judía en su totalidad. Saber cuáles cosas necesita hacer el judío para realizar su propósito y obligación es explicado de manera clara por la Ley de Dios. Estos 613 mandamientos que Dios dio cuando el convenio fue establecido proporcionan la ética detrás de por qué un judío hace lo que hace. El enfoque de esta

ética no está en el individuo, sino en la relación que los mandamientos, mitzvoth, forman entre los individuos (Samuelson, 2001: 218). Mitzvoth es plural para mitzvah que significa ambos "command" y "good deed" en hebreo (Diamant & Cooper, 1991: 5). Así, los dos son uno en sí mismo y los mandamientos de Dios deben ser considerados como buenas acciones. Para un judío, el acto de hacer buenas acciones, ma'asim tovim, es lo que define un mensch – un ser humano, y uno de los objetos principales del judaísmo es transformar a la gente en menschen – el plural de mensch (Diamant & Cooper, 1991: 68). Pero hacer buenas acciones no es dejado al "unreliable impulse to do good" ni por las acciones voluntarias de caridad; los judíos son mandados a hacerlas por Dios a través de los mitzvoth (Diamant & Cooper, 1991: 68).

Ma'asim tovim puede ser dividido en tres categorías de buenas acciones: tzedakah (el acto de dar de manera recta), gemilut hassadim (los actos de amabilidad cariñosa y el voluntariado), y tikkun olam (la reparación del mundo) (Diamant & Cooper, 1991: 68-69). Ambos tzedakah y gemilut hassadim son conceptos antiguos judíos explicados en la Torá que son reconocidos como fundamentales en la práctica judía (Diamant & Cooper, 1991: 68). Tzedakah no es la expresión de la bondad de un judío, sino una respuesta a una obligación y creencia de que toda la gente necesitada merece ayuda. Y en este caso, aún los pobres están obligados a realizar tzedakah porque siempre hay alguna persona menos afortunada (Diamant & Cooper, 1991: 69-70). Es la desigualdad y la pobreza de la sociedad lo que obliga a un judío a cumplir con los mandamientos que Dios proveyó (Peperzak, 1996: 130). Esta obligación se mantiene cierta en algunos casos. Un judío disminuye su propia satisfacción a cualquier alcance necesario para satisfacer las necesida-

des del otro. La molestia, incomodidad o sufrimiento que un judío puede experimentar es justificado por la Ley de Dios (Peperzak, 1996: 135). El concepto de dar a los pobres está arraigado en la idea de que los judíos son sirvientes de la humanidad. Peperzak (1996) hace la analogía de que "it is worse to kill than be killed" e igualmente "it is worse to make others suffer than to be sacrifices for the sake of others" (p. 135).

Los judíos se adhieren a los mandamientos de Dios y obedecen Su Ley como una manera de conectarse con Él para añadir significado a sus vidas. Mitzvoth son mandamientos de Dios; pero son mandamientos que sólo existen cuando son puestos en marcha por la gente (Diamant & Cooper, 1991; 5). La acción es acentuada en las vidas de los judíos; no se definen tanto por su fe o sus creencias sino por lo que hacen (Levy, 2007: 166). Es decir que "prayer is a more adequate response to [God's] revelation, but the most adequate answer is the practice of His Law" (Peperzak, 1996: 128). Tal como Mendes-Flohr (1979) afirma que "the life of activity in community ideally leads to the life of conscious reflection and medication, which is, in itself, the ultimate human path towards moral fulfillment" (p. 226). No obstante, este concepto de acción por mitzvah es fundamental para un judío, pero no es suficiente; los judíos tienen tradiciones y rituales que les ayudan a sostenerse (Levy, 2007: 166). Estos rituales y prácticas ayudan a estructurar la vida diaria de un judío y proveen su disciplina. Peperzak (1996) dice que "without discipline [one is] not able to be entirely dedicated to God and justice" (p. 136). Esta disciplina también ayuda a marcar el convenio entre Dios y la gente judía. Y si por el convenio los judíos aceptan Sus mandamientos y la Torá, Él les preparará para "the world to come" (Bank and Gutin, 2003: 42).

Además, la idea de una vida eterna puede ofrecer otra meta por cumplir, proveyendo otro sentido al propósito de vida. "Contemplation of life after death can lead us to perform actions aimed at making life in the here and now more meaningful, more beautiful, and more saturated with significance" (Sherwin, 2006: 16). Sin embargo, para un judío, este concepto no tiene tanto significado como impulsor de elecciones personales de vida. Como se ha expuesto anteriormente, las decisiones que toma un judío se hacen con respecto a la nación judía en su totalidad, trabajando para la justicia mundial y la salvación. Y todo eso está de acuerdo con la Ley de Dios. Diamant y Cooper (1991) explican que la "Jewish notion of redemption calls not for the perfection of individual souls but for the liberation of the entire world" (p. 76). Un judío no toma sus decisiones para mejorar su vida sino para mejorar a la nación. Además, el concepto de una vida eterna es minimizada en la Torá por sí misma:

The Torah does not address the questions concerning man's immortality, his destiny in an afterlife. [...]

The Torah's omission of spiritual compensations and privations was deliberate, since it wished man to observe the commandments regardless of any ulterior considerations (Rosenbloom, 1994: 149).

El enfoque acentuado está en la existencia continua de la nación judía y en la manera en que un judío debe realizar su vida en este mundo y esta vida, no en el mundo futuro ni en la vida eterna. Así, un judío se preocupa por las acciones que realiza por la obligación que tiene hacia las leyes del convenio de Dios (Levy, 2007: 165).

Entonces, como una religión, el judaísmo está mucho más enfocado en las prácticas de entender cómo uno puede vivir una vida sagrada en este mundo según el testamento de Dios sin más esperanza que la salvación espiritual en el futuro. Es este entendimiento del convenio entre los judíos y Dios que provee a los judíos con las respuestas a las preguntas de identidad y propósito. Los judíos son gente que cree en un solo Dios quien le ofreció un convenio de 613 mandamientos por los cuales realizan sus vidas. No sólo es cada judío responsable de realizar los mandamientos, sino además ser sirvientes de la humanidad y mejorar las vidas de todos porque los judíos son parte de una comunidad, la comunidad con que Dios entró en el convenio. Los judíos encuentran su propósito a través de sus buenas acciones y acción activa. La idea de una vida eterna no lleva gran importancia, enfatizando el interés de tomar acción de su obligación al convenio y a Dios. Los judíos están en este mundo para vivir una vida sagrada y hacer del mundo un lugar mejor, no para preocuparse de la próxima vida.

GATOR INTERNATIONAL
– SPRING 2011 –



Allegheny College
Department of Modern & Classical Languages
Box 30
520 N. Main St.
Meadville, PA 16335